

Jean-Louis Rinaldini

# Tire ta langue. Dans une analyse que faisons-nous aujourd'hui de l'Œdipe ?

**L**es psychanalystes ne s'aperçoivent pas bien que les mots qu'ils utilisent sont la plupart du temps complètement internes à leur spécialité. Identification, pulsion, fantasme, grand Autre, jouissance etc. Certes on ne peut pas en faire grief à la psychanalyse, toute discipline a son propre lexique, ce qui en revanche peut poser problème c'est la grille de lecture univoque que Freud a imposée pour lire l'inconscient. Et en particulier ce qu'on pourrait nommer axiome, qui est le fameux complexe d'Œdipe.

Lacan à sa façon s'est coltiné à cette question. Il a cherché des invariants plus généraux pour décrire le mieux possible la trame de l'inconscient et sa possible lecture. Jusqu'à la fin de son enseignement il n'a cessé d'interroger ce qui nous paraît comme un monstre sacré et qui est pourtant une de ses créations en 1956 : le Nom-du-Père. Dans une cure, l'analysant vient toujours à parler de son Œdipe dont le seul point concret et (Freud le note bien) l'attitude envers le père. Que ce soit une attitude de haine, d'amour, de respect, de dégoût, de mépris, de vénération, de défi, d'exécration, de reniement... C'est l'expérience analytique qui permet de saisir la fonction essentielle de l'Œdipe : à savoir instaurer dans la libido un manque, un manque structurant (sinon c'est la paranoïa) à savoir le manque du phallus imaginaire, phallus imaginaire qui dans l'image spéculaire est négativité et que Lacan note  $-\phi$ , ce  $-\phi$  Lacan en faisant l'objet imaginaire de la castration symbolique.

Aujourd'hui, dans une analyse, et suite aux dernières avancées de Lacan, comment manier ce fameux Nom-du-Père et le complexe d'Œdipe ? Que deviennent la visée et la fin d'une analyse ?

## LACAN ET L'ŒDIPE

L'Œdipe a une fonction normative dans notre civilisation occidentale. Et cela découle du monothéisme. Voici quelques citations lacaniennes :

On aurait tort de croire que : « le mythe freudien de l'Œdipe en

finisse là-dessus avec la théologie »<sup>1</sup>.

L'Œdipe « ne saurait tenir indéfiniment l'affiche dans des sociétés où se perd de plus en plus le sens de la tragédie »<sup>2</sup>.

« Que le drame est que le discours du maître, dans sa forme impérialiste, l'a revendu, ce mythe, en même temps que les lois de la colonisation »<sup>3</sup>.

Lacan note, lorsqu'il évoque trois personnes originaires du Togo qu'il avait eues en analyse, c'est qu'on va retrouver chez ces personnes ayant passé leur enfance en Afrique le fait que l'inconscient fonctionnerait selon les bonnes règles de l'Œdipe.

Il y aurait donc une normativisation œdipienne qui colonise, mondialise l'inconscient que Lacan met en cause quand il déclare dans *Subversion du sujet dialectique désir* que « la psychanalyse n'est pas le rite de l'Œdipe ».

Alors, comment l'analyse peut-elle sortir le névrosé de cette jouissance momifiante dans l'Œdipe ?

Il faudra 10 ans pour que Lacan, en 1970 dans *L'envers de la psychanalyse* propose de penser au-delà du complexe d'Œdipe, au-delà de ce qu'il considère être le rêve de Freud ; pour qu'il pense le vrai ressort de l'analyse. Et cela impliquera un nouvel usage dans l'analyse de la fonction père. Ce sera le cas de Joyce en 1975 qui lui en apportera la preuve. Qui lui permettra de soutenir que le Nom-du-Père on peut non pas s'en foutre mais s'en passer, à la condition de s'en servir. La question sera alors : que subsume cette condition ?

#### LE MYTHE ET SON IMPLICATION FREUDIENNE

Au départ nous avons Laïos dont le père meurt alors qu'il n'a qu'un an et qui devait devenir roi de Thèbes à sa majorité mais il y a des méchants Amphion et Zéthos ce dernier lui souffle la place et prend le trône. Alors Laïos est recueilli par le roi Pélips qui a un fils qui s'appelle Chrysispe. Et voilà que Laïos séduit Chrysispe que Pélips lui avait confié pour qu'il lui apprenne à conduire les chars. Donc Laïos fait de Chrysispe son amant. Du coup Pélips pour se venger va trouver Apollon pour qu'il maudisse Laïos. La malédiction consiste en ceci : « si tu as un fils, il te tuera et il épousera sa mère » lui prédit la pythie de Delphes. Au départ de l'histoire il y a bien une faute du père qui implique la malédiction.

Quand Zéthos meurt Laïos devient roi de Thèbes. Il épouse Jocaste. Mais il n'a pas de relations sexuelles avec elle. Il a peur de la malédiction, il a peur du pire. Comme il n'a pas d'éthylomètre, un soir il boit et couche avec elle ce qui entraînera la naissance d'Œdipe. Il veut donc l'éliminer et l'expose aux bêtes sauvages, les pieds percés et

<sup>1</sup>. J. Lacan, *Écrits*, Paris, le Seuil, 1966, p. 812.

<sup>2</sup>. *Ibid.*, p. 813.

<sup>3</sup>. J. Lacan, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, le seuil, 1991, p. 104.

liés par des cordes. Un brave berger qui passait par là le recueille et il est confié à Polybe roi de Corinthe qui l'élève avec sa femme Mérope. Un jour, un homme le traite « d'enfant supposé ». Cela sème le doute dans son esprit et il questionne son père adoptif et sa mère adoptive qui s'indignent. Mais il doute quand même et va consulter la pythie à Delphes qui lui prédit qu'il couchera avec sa mère et tuera son père. Pour échapper à cette horreur il quitte le royaume de Corinthe pour aller à Thèbes. C'est alors qu'à la croisée des trois chemins réel, symbolique, imaginaire, que le symptôme noue de façon funeste, Œdipe rencontre un homme (Laïos), sur son char, qui lui ordonne de céder le passage à son supérieur. Œdipe rétorque qu'il ne connaît pas d'autres supérieurs que ses parents et les dieux. Laïos crie tant pis pour toi et une roue du char écrase le pied d'Œdipe. Fou de rage Œdipe jette Laïos à terre qui, pris dans les rênes de son char, est traîné et déchiqueté par ses chevaux.

Alors comment s'y prend Freud ? Freud va travailler à partir de l'Œdipe de Sophocle. Il l'évoque dès les années 1897 dans une lettre à Fliess. Il évoque ce mythe où le parricide ouvre en grand la porte de l'inceste puni de castration, mais il y ajoute son totem et tabou où cette fois le parricide interdit l'inceste.

L'Œdipe chez Freud assoit une pensée normative de la loi de l'Autre et du lien social, sur le père porteur du phallus à partir duquel se décide la transmission de l'ordre sexuel et familial. Donc, Freud pense l'analyse des névroses à partir de ce procès de normativation de la sexualité, d'une part comme génitalité hétérosexuelle et d'autre part comme identification qui permet l'assise identitaire du sujet.

Il est clair que la pensée freudienne de l'Œdipe, va déterminer, commander la façon d'analyser et d'interpréter d'une part et d'autre part orienter l'issue de l'analyse.

Rappelons-nous que dans *Analyse avec fin et analyse sans fin*, Freud pose la limite butoir de l'analyse pour tout sujet qu'il soit fille ou fils comme une féminisation, une attitude passive à l'endroit du père qui fait le roc de la castration.

#### QUE FAIT LACAN DE L'ŒDIPE ?

Il faudra donc attendre 1970 pour que Lacan ouvre l'au-delà de l'Œdipe qui n'a rien à voir avec un anti Œdipe. Dès lors l'Œdipe ne se réduira plus à guignol, celui de la rivalité sexuelle dans le trio papa maman et moi.

Lacan va reprendre l'Œdipe freudien pour en corriger l'imaginaire boiteux.

D'abord il le linguistise. En le réduisant à une métaphore, la

fameuse métaphore paternelle : le Nom-du-Père comme signifiant qui détermine le retour du refoulé et gouverne tout le discours réel du sujet alors qu'il ne peut être articulé dans ce discours, lui-même étant le refoulement en tant que tel. Puis, il se sert de ses trois catégories RSI, et il distingue trois temps logiques de l'Œdipe qui sont trois modalités du manque dans la relation d'objet. La frustration, qui est un manque imaginaire de l'objet réel, l'agent étant la **mère symbolique**. La privation qui est un manque réel d'un objet symbolique, l'agent étant le **père imaginaire**. La castration qui est un manque symbolique d'un objet imaginaire, l'agent étend le **père réel**.

Il ressort de ceci que de père symbolique, dont on nous rebat les oreilles, il n'y a pas ! C'est d'ailleurs ce que dit Lacan dès 1955 quand il revisite le cas du petit Hans : le père symbolique n'est nulle part. Mais c'est aussi ce que dit le mythe de totem et tabou. Le père est mort d'avance, tué de tout temps, donc sauvé. Prévert n'écrit-il pas : notre Père qui êtes aux cieux, restez-y !

La conséquence est que le Père ne saurait, comme symbolique, énoncer la loi. Il ne peut que la servir dira Lacan, le père législateur étant automatiquement forclos, comme le montre Schreber.

Alors ? Alors l'Œdipe freudien, comme mythe du père symbolique que totem et tabou veut élever au réel d'avant l'histoire du sujet en prend un sacré coup. De père il ne peut y avoir que réel ou imaginaire, le père réel n'étant effet que du langage, le père imaginaire étant effet de l'idéal. C'est bien ce que nous constatons en analyse, chaque fois que le sujet parle du père, c'est du père imaginaire ou du père réel qu'il parle sans pouvoir dire à aucun moment si c'est d'ailleurs de l'un ou de l'autre qu'il parle. Cette question a été très bien explorée par Moustafa Saphouan, aux journées de l'EFP en 1972 dans sa contribution « La question du père réel ».

Revenons donc à notre question, pourquoi Lacan en revient-il de ce Nom-du-Père qu'en 1956 il avait promu comme le signifiant qui fait tenir debout la conception freudienne du complexe d'Œdipe ?

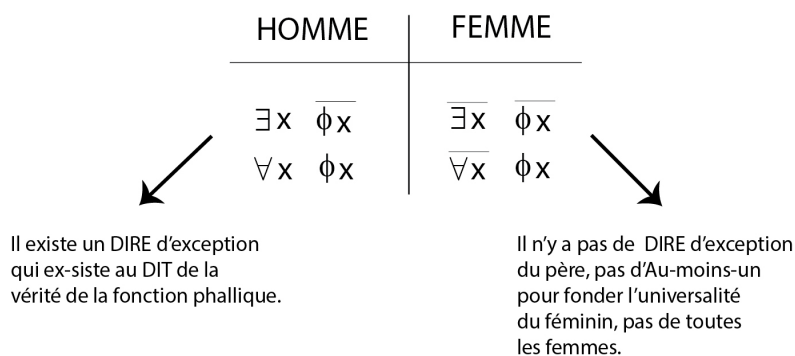
Du constat qu'il fait en 1971 que la métaphore paternelle est vouée à l'échec ! Parce qu'elle ne fait que « couvrir le phallus c'est-à-dire la jouissance en tant qu'elle est du semblant ». La métaphore paternelle échoue à couvrir le réel de la jouissance. En effet avec le Nom-du-Père comme métaphore Lacan avait premièrement ancré le Nom-du-Père dans le symbolique qui se trouvait renforcé. Car du coup le Nom-du-Père était dans l'Autre, le signifiant de l'Autre, en tant que lieu de la loi. Donc un Autre symbolique tout puissant. Et deuxièmement, en posant la métaphore du Nom-du-Père comme forclos ou non il posait une cloison structurale étanche entre psychose d'une part et névrose et perversion d'autre part.

4. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, le seuil, 2000, p. 527.

En octobre 1967 dans la première version de la proposition sur la passe il déclarera : retirez l'Œdipe et c'est « toute la pensée normative de la psychanalyse » qui « se trouve équivaloir en sa structure au délire de Schreber ».<sup>4</sup>

Voilà donc que la métaphore paternelle, Lacan la dit, vouée à l'échec !

Cette thèse de 1971 a une conséquence logique : ce sera celle énoncée en 1976 sur la jouissance opaque du symptôme exclue du sens. Lacan y réduit le Nom-du-Père à un semblant dont l'analyse se fait la dupe pour traiter ce réel de la jouissance. Donc, du père on peut s'en passer à condition de s'en faire la dupe, de se servir de son semblant dans le discours analytique. Notons au passage que cet au-delà de l'Œdipe relève de la logique du pas-tout, celle du côté droit des formules de la sexuation.



L'au-delà de l'Œdipe et donc un au-delà du recours à la supposition du Nom-du-Père sur quoi repose la supposition de l'inconscient freudien par laquelle les dits de l'analysant se déchiffrent. S'abstenir du recours au père de l'Œdipe pour analyser cela revient à s'abstenir de toute pensée normative de la psychanalyse. C'est sortir du « j'ai réussi là où le paranoïaque échoue » de Freud. C'est sortir de la réussite délirante de la psychanalyse comme pensée normative. Alors ? Ce qui est à obtenir c'est une analyse pas-toute, désassortie, soit un analyste qui ne s'autorise d'aucune pensée unique. Entrer dans l'au-delà de l'Œdipe c'est entrer dans le dire du pas-tout qui n'est pas que le dire de la jouissance féminine mais qui est aussi le dire désassorti du sinthome.

Si nous résumons, dans l'au-delà de l'Œdipe n'entrent pas les Nom-du-Père et leurs semblants, la métaphore paternelle qui toujours échoue à barrer la jouissance, car elle ne fait que la couvrir d'un voile celui sacré du phallus. Mais alors que faudrait-il faire ? Faire entendre un dire mais lequel ? Un dire qui réussisse à nommer, et à nouer le réel de cette jouissance opaque du symptôme sur lequel échoue la métaphore. C'est-à-dire faire ou défaire le nœud du parlêtre.

Et il aura fallu Joyce, la lecture, l'analyse qu'il aura faite de Joyce, de son art-dire, pour que Lacan s'assure de cette thèse sur l'efficace borroméenne du dire. Le dire ne vient pas de l'Autre, le dire ne

vient pas du signifiant, le dire ne vient pas du verbe. Le dire premier vient du réel, de même que le symptôme et c'est pourquoi la psychanalyse pour réussir doit prendre son départ du réel. Sans quoi le dire de l'analyse restera oublié. Et c'est là où commence le dernier enseignement de Lacan. Il n'y a pas d'autres témoins du réel que le dire. Dire du « y a pas de rapport sexuel » pour le dire de l'inconscient. Dire du « il y a du borroméen » pour le dire du sinthome.

#### ANALYSER AU-DELÀ DE L'ŒDIPE REMPLACE-T-IL ANALYSER À PARTIR DU FANTASME ?

En octobre 1967 Lacan n'en était pas encore à l'analyse au-delà de l'Œdipe. Il en était à la passe et l'objet petit *a*. Il pense l'analyse à partir du fantasme puisque très tôt il définit névrose et perversion à partir de ce dernier, ce qui implique trois types de désirs déterminés différemment par le fantasme. Dans l'hystérie où le désir est insatisfait, dans la névrose obsessionnelle où le désir est impossible, dans la névrose phobique où le désir est prévenu. Il propose le mathème du fantasme,  $\$ \circ a$ , l'objet petit *a* étant ce devant quoi le sujet défaille au moment de se désigner dans son désir. Le sujet défaille à se nommer, à dire son nom de désirant. Il ne peut se situer dans le désir sans risquer de perdre le plus essentiel de sa vie. Le fantasme repose sur une défaillance de la nomination du désir parce qu'il coupe court à toute possibilité de nomination, puisque l'objet petit *a* est toujours une forme de la coupure : du mamelon, de l'excrément, du regard, de la voix. Le fantasme donne forme à la coupure de l'objet et à la fente du sexe qui est aussi bien la fente du sujet. D'ailleurs, c'est cette fente du mystère profond du sexe que le pervers se plaît à simuler. Lacan finira le séminaire *Le désir et son interprétation*, sur une contrepèterie du poète belge Désiré Viardot dans Ripopée :

« La femme a dans la peau un grain de fantaisie » à lire : « La femme a dans la fente un grain de poésie ».

Et il ajoute que c'est de l'analyse comme pratique de la coupure de la parole qu'on peut attendre ce grain de poésie. Mais le fantasme n'est pourtant pas ce qui de l'inconscient est le plus réel. Le plus réel de l'inconscient c'est le symptôme (confère *La troisième*, 1974).

Pour être clair :

- La jouissance du symptôme est opaque, exclue du sens et du vraisemblable et la métaphore paternelle échoue à la couvrir de semblant.
- Alors que la jouissance du fantasme n'est pas exclue du sens ni de la signification du phallus. Elle est claire, énonçable en une phrase comme celle du fantasme (On bat un enfant). Il est prêté au père une volonté de jouissance, jouir de la castration du

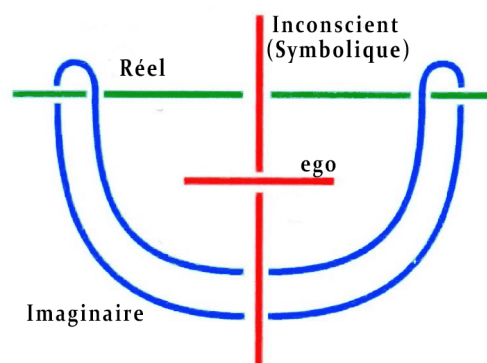
sujet.

- La jouissance du symptôme à un noyau de réel, elle se passe de la supposition qui soutient le fantasme d'un père jouissant de la castration du sujet. Son dire vient du réel outre le père, son dire vient d'au-delà de l'Œdipe où le symptôme se jouit sans que le père en soit l'agent.

### JOYCE ENCORE

Mais alors comment faire dans l'analyse avec cette jouissance opaque du symptôme ? Cette jouissance exclue du sens ? Lacan précise dans « Joyce le symptôme » que pour dévaloriser cette jouissance opaque, la décaper, il faut en passer par le sens ! Ce qui implique que l'analyse se fasse la dupe du père. Dévaloriser la jouissance exclue du sens du symptôme suppose donc une passe par le sens qui permet de le charger d'une autre valeur : la capacité à nommer et à nouer.

Capacité à nouer et nommer autrement qu'en passant par le Nom-du-Père, à la condition de s'en servir, et de l'user jusqu'à la corde, s'en passer... sans pour autant errer. La preuve c'est Joyce qui invente son nœud BO. Mais il n'y a pas le même enjeu chez un Joyce ou chez un névrosé. James Joyce est enraciné dans le père, mais de tout son ego il le renie. Son urgence existentielle et son choix logique, c'est suppléer au dénouement de RSI par le sinthome de son art-dire borroméen. C'est ce que Lacan appelle son hérésie. Joyce n'était pas un névrosé pour qui le borroméen depuis l'enfance est fait. Il ne disposait pas du Nom-du-Père symptôme qui dans le dire parental fait le nouage à quatre. Mais pour autant il n'était pas psychotique. Il réussit à faire aussi bien et même mieux que le névrosé. Pourquoi ? Parce que le névrosé a les pieds pris dans le nœud pèpère de son Œdipe : le *nædipe*. Alors que son nœud borroméen Joyce a dû se le faire, il a dû se le *filser* sans Œdipe et sa *père-version*. C'est par son art que Joyce reconstitue le borroméen que Lacan dessine par un dessin en forme de croix patriarcale avec recours à la droite infinie (en topologie un cercle est une droite infinie) :



Lacan par-là apporte la démonstration de ce qu'il avançait dans le symposium sur Joyce, à savoir que Joyce témoigne du sinthome en tant qu'il faut ainsi appeler sa façon de coiffer le Nom-du-Père comme élément quart sans lequel rien n'est possible dans le nœud. Joyce coiffe ainsi le Père sur le poteau.

La singularité de Joyce change radicalement la façon qu'a Lacan de penser la psychanalyse, sa visée et sa fin, y compris pour un névrosé. Cela a pour conséquence de modifier sa conception de la forclusion et du traitement possible des psychoses, elle ouvre une voie pratique à une analyse au-delà de l'Œdipe pour le névrosé qui peut lui aussi se passer d'être au service de l'amour du père à condition de s'en servir comme d'un dire sinthome.

Une fois la jouissance exclue du sens du symptôme dévalorisée, que reste-t-il ? Il reste la possibilité que le symptôme, séparé de la jouissance que le fantasme valorisait en l'imputant à l'Autre, puisse prendre la valeur d'un sinthome dont l'analyste fasse le choix de s'autoriser, sans l'Autre. Mais que faut-il *in fine* entendre par sinthome ? Si l'on suit la logique du séminaire sur Joyce, le sinthome est le symptôme quand il prend une fonction *nouante et réparatrice d'une faute de nouage*. Il répare une faute de nouage du nœud de trèfle au lieu où un dessus est devenu un dessous. C'est la correction qu'opère une femme symptôme pour l'homme. Ou encore il corrige le ratage de R.S.I. par son quatrième rond.

La singularité de Joyce est qu'il réussit à refaire un nouage borroméen en dépit de la forclusion « de fait » du père qui, chez lui, a eu pour effet de défaire R.S.I., séparant le rond de l'imaginaire, soit le corps, des deux autres ronds. Joyce refait le nœud au moyen de son ego d'artiste et grâce à son *art-dire*. C'est cet art-dire, cet art du dire qui est noueur, c'est son dire, le dire de son art, le dire de son écriture, qui fait nœud, de surcroît borroméen. Telle est la thèse finale du séminaire sur Joyce. Bien que son père ait démissionné de sa fonction, Joyce a réussi, *pas sans le dire*, à s'en passer en s'en servant de sinthome. Son dire d'artiste lui a permis de savoir y faire avec la forclusion du père et de ne pas devenir fou. C'est ce dire qui a un effet de nœud, un effet de correction de l'orthographe de l'écriture du réel, un effet borroméen. Ainsi, Joyce subvertit le prérequis borroméen du Nom-du-Père, qui est le prérequis freudien de la réalité psychique comme nécessitant l'Œdipe. Il conduit Lacan à repenser les structures ainsi que les identifications.

Lacan en vient à penser, d'une part, qu'être fou c'est perdre le borroméen (confondre, comme le paranoïaque, réel, symbolique et imaginaire, les mettre en continuité) et que, d'autre part, la discontinuité borroméenne peut se faire sans le Nom-du-Père, le sinthome permettant d'y suppléer. C'est un changement dans sa doctrine des psychoses. Le bor-



roméen ne nécessite pas le père. *Mais il nécessite le dire*, un certain art, un certain savoir-faire qui vaille comme dire-qui-fait-le-nœud. Pour que le réel du nœud *s'écrive* il faut le dire. C'est le dire qui porte le réel du parlêtre à l'ex-sistence. Ainsi, pour que le nouage par le sinthome s'effectue, la lettre, la lettre du symptôme comme fonction de jouissance, ne suffit pas. Entre symptôme et sinthome il y a donc cette différence, ce saut qui *sépare la lettre du dire*. Pas de passage, pas de passe du symptôme au sinthome sans le dire, sans le dire silencieux de l'interprétation qui prend là sa portée borroméenne. L'interprétation efficace à la fin d'une analyse est celle dont le dire a un effet de nouage borroméen par ce qui, de la jouissance du symptôme ayant été assez dévalorisée, vaut alors comme sinthome à même de réaliser un nouveau nœud analytique.

Ceci pourrait être repris autrement.

Qu'est-ce vraiment que réussir à savoir se servir du Nom-du-Père comme d'un symptôme ? Et comment y arrive-t-on ? On l'a vu, y répondre nécessite d'en passer par Joyce le Symptôme et la lecture que donne Lacan de son *savoir-faire* d'artiste. James Joyce a incarné en lui le symptôme, « le symptôme pur », pur parce que désabonné à l'inconscient. Joyce a résilié son abonnement à l'inconscient : sa jouissance n'est plus reliée au *fixe* du Nom-du-Père. Le Père comme nom n'en fixe plus la référence. Joyce incarne donc une autre raison que l'autre raison que découvre Freud. Cette autre raison que la raison depuis Freud est celle que Lacan découvre chez Joyce et qu'il nomme sinthome.

L'autre raison qui, à la différence de celle de Freud, qui n'est *pas sans* le Nom-du-Père, gouverne le discours *sans* la nomination par le Père. Sans le Nom-du-Père, la psychanalyse, l'élucubration freudienne perdrait la raison, serait folle. Alors que Lacan découvre avec Joyce une autre raison que la raison freudienne, qui, bien que sans le Père, bien que sans y croire, n'est pas folle, ne retombe pas dans la trinitarité paranoïaque. Lacan découvre avec Joyce une autre raison, une raison non religieuse, une raison « hérétique » et « automystique ». Joyce réussit, sans le Père, un nouage au quatrième rond avec son ego d'artiste. Il élève le symptôme au nom propre. Il s'en sert pour nommer le symbolique. Certes le symptôme n'a pas l'exclusivité de la nomination ! L'inhibition, l'angoisse, le fantasme aussi, peuvent servir à nommer, et donc à faire le nouage. Il peut en effet y avoir nomination de l'imaginaire par l'inhibition comme quatrième rond. Et il peut y avoir nomination du réel par l'angoisse comme cinquième rond, ou bien encore par le fantasme comme sixième rond.

Mais pour Joyce, quelle a été son hérésie ? Il a fait le choix de ce que Lacan nomme le « sinthome roule ». Le choix de *rouler* la vérité. Car le sinthome roule la vérité et ne roule pas *pour* l'inconscient. Joyce le combinard a trouvé la combine ! Tout son art, tout son arti-

fice a consisté à « déjouer, si l'on peut dire, ce qui s'impose du symptôme. À savoir, la vérité »<sup>5</sup>. Joyce a déjoué la vérité en tant qu'elle se joue du sujet. Il déjoue ce qui, de la vérité du symptôme, se joue dans le sujet. C'est en déjouant ainsi la vérité faite symptôme que l'artiste est capable de *produire* l'objet d'art, soit dans le discours du maître le petit  $\alpha$ .

Cette perspective modifie la visée et la fin d'une analyse d'un névrosé. En effet le séminaire sur Joyce modifie la conception que Lacan se fait de l'inconscient comme l'annonce le titre : *L'insu que sait de l'une bévue c'est l'amour*. Désormais l'inconscient l'une bévue n'est plus l'inconscient Œdipe. C'est-à-dire que l'analyse est à penser au-delà de cet amour du Père œdipien qui fait l'insuccès de l'Unbewusst.

#### ÊTRE ANALYSTE SINTHOME

Ainsi la vraie question à laquelle chaque analysant en analyse se doit de répondre (et qui se pose tout au long de l'analyse) est celle-ci : où en suis-je avec mon père ? Où en suis-je avec la question du père ? En quoi, par quoi, suis-je encore identifié à mon père ? Par quel trait est-ce que j'en jouis ? Suis-je encore à son service ? Est-ce que j'arrive à m'en passer ? Est-ce que j'arrive enfin à tourner la page du « père ne vois-tu pas » ? Lacan se déclare ainsi analyste au-delà de Freud. Et c'est la lecture de Joyce qui l'y a fait entrer. C'est pourquoi il soutient : que l'analyste ne peut pas se concevoir autrement que comme un *sinthome* qui apporte une aide contre. Que l'analyste se servant de son inconscient est une aide contre ce que le recours au Nom-du-Père tente en vain de boucher : le trou. Le trou de l'absence de norme, le vrai trou de l'absence de garantie. Comme *sinthome* l'analyste n'a donc que l'au-delà de l'Œdipe pour prendre appui dans son acte. Pour passer au-delà de l'Œdipe il n'y a qu'à passer par-dessus le corps du père mort. Il faut enjamber le tombeau vide, aussi vide que celui du Christ. Enjamber ce vide écrit la barre de S grand A barré. Une psychanalyse n'est pas une psychothérapie. Elle ne manie pas le transfert avec l'Œdipe pour normer le désir. Ce qui fait échouer une psychanalyse c'est la facticité symbolique de l'idéologie œdipienne et de sa pensée normative. Ce qui fait réussir une psychanalyse c'est l'acte par lequel elle prouve que d'un père de qui s'autoriser l'analyste doit se passer pour s'autoriser de lui-même.

Pas de père duquel s'autoriser comme analyste. Il faut une façon de s'en servir, de se servir de sa fonction, dans l'interprétation, dans le transfert, d'où on puisse vérifier qu'on peut s'en passer, se passer de son usage normatif et religieux. Soyons clairs. Il ne s'agit pas de s'en passer en tombant dans la dispersion du réel, du symbolique et de l'imaginaire, par rupture du *noédipe*, qui envoie balader le Nom-du-Père, ni de tomber dans le délire de Schreber qui faute d'un Œdipe quatrième

<sup>5</sup>. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XXIII, Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 136.

rond, fusionne les trois.

Il s'agit de se servir autrement du quatrième rond. Il s'agit de sortir la question du père de son en-moïsement freudien en passant au-delà du rite obsessionnel de l'Œdipe. Rappelons que pour Lacan non seulement Freud perpétue la religion mais qu'il la consacre comme névrose idéale (RSI, leçon du 17 décembre 1974).

De la névrose idéale on peut se sortir, à condition de mettre le pied au-delà de l'Œdipe où ce sont les pieds de la Lalangue, les uns incarnés, hors chaîne et hors sens, les uns de ses émissions sonores à la Lalangue que le poème du savoir joui de l'inconscient scande.

Au-delà de l'insuccès d'Œdipe, il y a un dire, le dire du réel qui ex-siste à sa vérité. Ce dire fait la preuve de ce qui dans l'analyse s'est noué et ex-siste au-delà du nœdipe. Ce dire est *aufhebung* de l'horreur de savoir. *Aufhebung* peut être traduit par supprimer, ce qui a été malheureusement l'option prise par les traducteurs de Freud mais qui doit être traduit si l'on se veut au plus près du texte de Hegel comme le dépassement d'une contradiction dialectique où les éléments opposés sont à la fois affirmés et éliminés.

La preuve d'une analyse réussie serait ce dire qui est seul à témoigner de la cause de notre horreur de savoir. Ou encore, une analyse réussie, prouve l'efficace de ce dire qui témoigne de ce trou dans le savoir qui nous fait horreur phobique. Il n'y a que le dire qui nous hisse à l'existence. Une analyse au-delà de l'Œdipe est une analyse au-delà de ce dont les analystes depuis le petit Hans (depuis qu'il promena Freud et son père à travers ses circuits de voies ferrées) ont peur. Dans Télévision Lacan semble dire que les analystes ont peur que le père ne soit plus l'assureur multirisque capable de couvrir le réel de la jouissance. Assurément, le Nom-du-Père n'assure plus tous les futurs. Car au-delà du Nom-du-Père il y a le fait qu'on dise qui fait que prendre sa vie en main ne soit plus une parole en l'air.

L'inconscient réel, l'inconscient de l'invraisemblable qu'est le réel, ne marche pas sur la tête du père. Sa poétique est suspendue entre le double abîme du savoir et de la jouissance de la Lalangue. L'analyse n'a d'autres moyens que la parole et ses ratés. La psychanalyse prouve que la parole peut déplacer des montagnes, les montagnes du refoulement. Mais, il y a le réel. Le réel que le miracle de la parole ne déplace pas. Là où la difficulté commence c'est quand on se demande par quelle voie cette action de la parole procède. Lacan s'y est cogné tout au long de son parcours. Il dit que ça demande une grande pratique et une patience infinie. Patience et mesure voilà les deux instruments de la psychanalyse : il faut savoir mesurer l'aide que l'on donne à l'analysant en l'écoutant. C'est en cela que la psychanalyse est difficile. Le plus difficile est de concevoir sa finitude, qu'elle trouve un terme satis-

faisant, concluant. À quelles conditions une psychanalyse peut-elle finir ? Le problème est qu'avec la seule parole sous transfert comme moyen de déchiffrement de l'inconscient une psychanalyse ne peut pas prendre fin. Elle est in-finie. Car la course à la vérité menteuse est sans fin.

Alors, si on ne peut se contenter du pouvoir de la parole pour qu'elle trouve une fin, sur quoi l'analyse peut-elle prendre appui ? À quoi tient le fini d'une analyse ? Lacan répond : du réel de la jouissance du symptôme. De son invraisemblance. C'est ce réel que vise une analyse. Elle vise à nous réveiller du rêve éveillé par lequel le fantasme nous fait dormir debout, comme le fait l'homme aux rats quand il rêve de réanimer, de ressusciter le père mort pour qu'il lui demande d'exhiber l'image de son pénis en gloire.